

3. Quelques éléments historiques

En étudiant les armées, Clausewitz put avoir une perception très nette des bouleversements historiques de son temps. Il les perçoit à travers le filtre de son patriotisme monarchiste, mais il les perçoit. Marx fera remarquer à Engels que « L'histoire de l'armée fait mieux que n'importe quoi ressortir la justesse de notre façon de voir la liaison des forces productives et des rapports sociaux. [...] c'est tout d'abord dans l'armée que nous trouvons le salaire complètement développé chez les anciens. De même, chez les Romains, le *peculium castrense* [pécule du soldat du camp] est la première forme juridique où se retrouve reconnue la propriété mobilière de celui qui n'est pas père de famille. De même, le régime corporatif dans l'organisation des fabri [ouvriers militaires]. De même la première application en grand des machines. [...] C'est également dans les armées que la division du travail au sein d'une branche fut tout d'abord instaurée. Toute l'histoire des formes de la société bourgeoise s'y trouve résumée de façon frappante. »¹

Clausewitz, adversaire acharné de Napoléon, fut, plus encore que Jomini qui avait pourtant été le chef d'état-major de Ney, celui qui comprit le mieux l'essence des guerres napoléoniennes. Clausewitz a vu l'armée issue de la Révolution française, armée nationale et sociale, politique donc dans une large mesure, et qui à l'analyse devait moins à Napoléon qu'à Carnot, balayer les vieilles armées des princes.

Bien entendu, l'émergence et le développement du mode de production capitaliste n'avaient pas attendu la révolution bourgeoise pour marquer profondément l'organisation militaire des nations. La montée en puissance économique et sociale de la bourgeoisie s'était exprimée dans le rôle qu'elle jouait dans les armes savantes – le génie et l'artillerie. Parmi les forces productives qui étaient aux mains de la bourgeoisie et dont l'importance économique et sociale allait croissante, les connaissances scientifiques et techniques étaient de celles qui concernaient directement l'art de la guerre. La liaison entre la recherche scientifique et la guerre est une caractéristique de la Renaissance et de l'entrée en scène politique et historique de la bourgeoisie. Léonard de Vinci était avant tout, aux yeux de ses contemporains, un ingénieur militaire ; les premières expériences de dynamique portèrent sur le rapport entre l'angle de tir et la portée d'un projectile, et c'est à Galilée que l'on doit la découverte que la trajectoire théorique idéale d'un projectile d'artillerie est la parabole. L'importance de la poliorcétique

¹ Lettre de Marx (de Londres) à Engels (à Ryde) du 25 septembre 1857. Marx et Engels, *Correspondance*. Éditions du Progrès, Moscou, 1981, page 91. Marx exprime des idées analogues dans les *Manuscrits de 1857-1858* et dans la *Contribution à la critique de l'économie politique*.

dans les guerres dynastiques allait donner un rôle de plus en plus grand aux armes savantes. Et parmi les qualités requises pour le commandement, celle de la formation scientifique, mathématique et technique devint essentielle. Le développement de la guerre navale consécutif à la colonisation des Amériques participait de cette tendance générale.

C'est ainsi que l'influence bourgeoise dans la marine, l'artillerie et le génie remonte en France presque à la naissance de ces armes. Et si, au XVII^e siècle, le commandement nominal de l'artillerie était dévolu à un noble sous le titre de *Grand Maître d'artillerie*, c'était un grand bourgeois qui en assurait le commandement effectif sous le titre de *Commissaire général d'artillerie*.

L'influence de la bourgeoisie sur l'armée se fit aussi par le biais de l'idéologie. Le siècle des Lumières fut celui de l'unification de la pratique et de la théorie, de la naissance de la notion de science appliquée, alors que l'Ancien Régime tendait à perpétuer une division entre le domaine des sciences (relevant du monde lettré) et celui des arts mécaniques (relevant du monde des « métiers »). La situation changea quand la science devint un instrument de production, et l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert accorda ainsi significativement une grande part aux arts et métiers. L'idéal rationaliste scientifique qui trouvera sa plus parfaite expression chez les Encyclopédistes, avait commencé à marquer de son empreinte la société française à travers la pensée cartésienne et l'esprit géométrique de Pascal. L'idéal de la machine – la parfaite application de la raison à l'action – allait se combiner à des facteurs techniques² pour modifier la force armée, et lui faire prendre le caractère d'une structure unifiée et systématique. C'est ainsi que furent sévèrement réglementés la tenue (introduction de l'uniforme), le comportement (établissement de codes de discipline), le logement (apparition des casernes), l'entraînement (naissance du *drill*), l'emploi du temps, etc.

Les armées révolutionnaires puis napoléoniennes avaient certes bénéficié d'un fort héritage de l'Ancien Régime. Dès Charles VII, c'est-à-dire dès les campagnes de Jeanne d'Arc, l'armée française prit une ébauche de caractère national. C'est aussi à cette époque que les premiers bourgeois collaborent à l'effort de guerre, ainsi ces frères Bureau qui sont les fondateurs de l'artillerie française. La France révolutionnaire recueillait surtout les lointains fruits de la politique de Richelieu qui s'appuyait sur la bourgeoisie pour renforcer le pouvoir royal contre les princes. Tout ce qui relevait de l'administration, de l'intendance, des transports et des services était aux mains de civils, – c'est-à-dire de bourgeois –, qu'ils en

² Le remplacement du mousquet par le fusil donna par exemple à chaque combattant une efficacité individuelle potentielle qu'il fallut contrôler pour la rendre effective.

eussent la charge ou qu'ils passassent de simples contrats commerciaux avec l'État.

L'artillerie (comme le génie et la marine) exigeait des moyens techniques et financiers considérables que seul permettait le développement économique de type capitaliste. Elle devint une arme à part entière, ce que ne pouvaient admettre les purs représentants de la pensée militaire de l'Ancien Régime, à commencer par le plus éminent d'entre eux : Frédéric le Grand³. Pour Frédéric II en effet, l'artillerie n'était que l'auxiliaire de la cavalerie et de l'infanterie.

Mais si l'artillerie fut l'un des héritages les plus précieux de l'histoire aux armées de la Révolution et de l'Empire (qu'il s'agisse de l'artillerie de Gribeauval⁴ ou de la personne même de Bonaparte qui était, comme on le sait, artilleur de formation), cet héritage s'était constitué malgré les spécificités de l'Ancien Régime et non pas en raison de ses spécificités. Ces acquis ont été induits par un mode de production (capitaliste) plus avancé que la superstructure politique (empreinte de féodalisme), cette contradiction ne se résolvant en France que dans la crise révolutionnaire de 1789. Les exemples de cette contradiction sont nombreux. Ne citons que le cas de l'École du génie de Mézières dont l'excellence de l'enseignement fut étouffée par un recrutement limité aux seuls aristocrates.

Fondée sous Louis XIV, l'école française de fortification se développa en fonction de l'expérience de la guerre de succession d'Autriche pour devenir un de ces lieux où, au XVIII^e siècle se fondirent la théorie et la pratique ; elle constituera une pépinière de savants tels que Monge ou Coulomb. Mais l'Ancien Régime étant ce qu'il était, le système de recrutement n'admettait que des élèves justifiant d'une ascendance aristocratique⁵. Cette exigence étant peu compatible avec les capacités exigées à Mézières (l'examen d'entrée exigeait un haut niveau de mathématiques), le nombre des élèves alla en diminuant : une dizaine de

³ Frédéric II n'est pas seulement un grand stratège (comme en témoigne sa maîtrise des manœuvres par lignes intérieures), un grand organisateur et un grand tacticien (son armée pouvait passer de la colonne ou de la ligne à l'échelonnement oblique par simple conversion des bataillons à gauche ou à droite) : tout à la fois chef d'État et chef de guerre, il a une conception très saine de celle-ci, il est un des seuls de son siècle à se donner comme objectif stratégique non pas le contrôle de telle ou telle place, mais la destruction de l'armée ennemie.

⁴ Ce général d'artillerie d'origine roturière, grand ingénieur, élève de l'artilleur autrichien Liechtenstein, réussit par sa réforme de 1765 à alléger considérablement l'artillerie sans diminuer sa puissance, améliora sa précision et quadrupla sa portée. Il fut le créateur de l'artillerie de campagne. On sait l'usage que Napoléon fit de cet outil, en le concentrant sous son commandement direct plutôt que de le répartir uniformément dans les unités. Utilisée en masse tant dans l'offensive (comme à Ligny) que dans la défensive (comme à Lützen), l'artillerie napoléonienne décida plus d'une fois de la victoire, et parfois à elle seule (comme à Friedland). La réforme de Gribeauval fut interrompue sous l'Ancien régime par une disgrâce qui ne prit fin qu'en 1778.

⁵ Dans l'infanterie et la cavalerie, cette exigence était, pour les raisons historiques déjà évoquées, encore plus stricte que dans le génie ou l'artillerie : un règlement paru en 1781 exige quatre quartiers de noblesse pour être promu capitaine...

candidats seulement étaient reçus chaque année, en moyenne, après 1776... La Révolution résoudra cette crise en libérant l'accès à tous les postes aux rejetons de la bourgeoisie, en basant son recrutement sur la seule capacité, dans ce qui deviendra l'École polytechnique. Le résultat sera éclatant : 400 élèves seront immédiatement recrutés, ils bénéficieront des leçons des meilleurs savants de l'époque, et ils contribueront de manière décisive, avec leurs successeurs, à la puissance économique et militaire de la France.

En 1812, Clausewitz vit la Grande Armée napoléonienne traverser la « terre brûlée », subir le terrible choc de Borodino, puis fondre sous l'action des partisans. Avec ses 600.000 hommes et un équipement hors pair, la Grande Armée pouvait paraître infiniment plus puissante que toutes celles que Napoléon avait pu mener à la bataille, mais elle avait largement perdu son caractère national. Elle était composée de vieux soldats des guerres de la Révolution devenus des militaires professionnels, de jeunes conscrits que la perspective de courir les champs de bataille de l'Europe des années durant n'enchantait guère, et des 230.000 soldats – sur les 428.000 qui pénétrèrent en Russie – que Napoléon avait fait lever dans ses États vassaux. Ces derniers, Suisses, Autrichiens, Prussiens, Danois, Suédois, Bavarois, Saxons, Westphaliens, Polonais, Italiens, Hollandais, Belges, Dalmates, Espagnols, etc. se désintéressaient de cette guerre, voire souhaitaient secrètement la défaite de Napoléon – ainsi les Suisses qui firent défection à la bataille de Baylen. Cela n'avait pas échappé à Clausewitz⁶. Et lui qui avait vu en 1806 une armée prussienne restée figée dans la tactique fédéricienne et dans le système des magasins, se faire écraser à Iéna par Napoléon et à Auerstaedt par Davout, il put voir une armée prussienne régénérée, devenue nationale et faisant appel à la levée en masse, combattre victorieusement les Français d'abord en 1813, à Leipzig⁷, et ensuite en 1815, à Waterloo.

Clausewitz pourra alors dégager les caractères de la guerre moderne. C'est une guerre qui est faite avec toute la puissance de la nation, un acte de violence qui tend vers l'extrême, dont le but est de détruire les forces armées ennemies dans une bataille décisive, et de détruire aussi toute possibilité de revanche (sans quoi,

⁶ Remarquons toutefois que Clausewitz ne critique ni le plan de campagne de Napoléon en Russie, ni la manière dont il a conduit ses batailles (ainsi à Borodino). Pour faire la guerre à la Russie, les choix de Napoléon étaient les meilleurs. C'est la décision même de l'invasion qui était une erreur ; en 1812, Napoléon chef de guerre est irréprochable, Napoléon chef d'État impardonnable...

⁷ La *Völkerschlacht*, la « bataille des Nations » de Leipzig mit aux prises un demi-million d'hommes et resta la plus grande bataille européenne jusqu'à la Première guerre mondiale. Ce fut le premier grand affrontement d'armées nationales, et ce caractère national fut tout à fait achevé lorsqu'un corps entier de soldats allemands qui était resté, par le jeu des alliances, dans l'armée napoléonienne, passa à « l'ennemi » en pleine bataille...

la paix faite, il se relèvera et, comme au XVIII^e siècle, il faudra recommencer)⁸. La destruction de l'armée permet par exemple d'occuper un territoire, l'inverse n'étant pas vrai. La destruction de l'armée ne signifie pas pour autant un massacre de soldats ; il importe avant tout de briser la volonté et la capacité de lutte de l'ennemi, car comme le remarque R. Pichené : « À Eylau, les Russes perdent 32% de leurs effectifs, mais ils se retirent en ordre et la bataille est indécise ; au contraire, à Austerlitz, la victoire est décisive, l'ennemi qui n'a pourtant perdu que 14% de ses effectifs ne peut se regrouper. »⁹ C'est une guerre où l'action offensive, l'action en masse jouent un rôle déterminant, ce qui exige un moral élevé, donc des soldats motivés (des soldats sachant pourquoi ils se battent et adhérant aux buts de la guerre)¹⁰. Une guerre où doivent être pratiquées la simultanéité des efforts sur le plan stratégique (il faut engager toutes ses forces à l'échelon stratégique) et la succession des efforts sur le plan tactique (il faut savoir engager ses réserves – et donc en posséder à cet échelon)¹¹.

⁸ C'était la règle de conduite de Napoléon, qui écrivait à Soult, lors des manœuvres savantes et audacieuses qui précédèrent le choc avec l'armée autrichienne sur le champ de bataille d'Ulm : « Il ne s'agit pas de battre l'ennemi, il faut qu'il n'en échappe pas un. Je compte qu'on n'épargne rien de ce qui peut rendre notre succès complet et absolu ; que si je n'avais voulu que battre l'ennemi, je n'aurais pas eu besoin de tant de marches et de fatigues, mais je veux le prendre, et qu'il faut que de cette armée il ne reste pas un seul homme pour en porter la nouvelle à Vienne. ». En fait, seuls 1.500 cavaliers (sur les 80.000 soldats que comptait l'armée autrichienne) échappèrent à la captivité... Ce résultat avait coûté à l'armée française 1.500 hommes, tués ou gravement blessés.

⁹ Capitaine R. Pichené, *Histoire de la Tactique et de la Stratégie jusqu'à la guerre mondiale*, Edition de la Pensée moderne, Paris, 1957.

¹⁰ Clausewitz précise que la force n'est pas la somme des moyens et de la volonté ($M + V = F ?$) mais le produit des moyens par la volonté ($M \times V = F !$). En effet, une armée qui a des effectifs nombreux et des armes modernes, mais dont les soldats ne veulent à aucun prix se battre, a une valeur militaire nulle ($M \times 0 = 0$)

¹¹ En gardant jusqu'au bout en réserve sa Garde Impériale à Borodino, Napoléon avait empêché la défaite russe de se transformer en désastre. Koutouzov céda le terrain mais sauva son armée. Si l'issue est incertaine, l'engagement des réserves peut décider de la victoire. Si l'issue est victorieuse, cet engagement peut transformer la victoire en triomphe. Si l'issue est malheureuse, la préservation des réserves ne pallie pas l'irréparable. Si en tactique, selon Clausewitz, la possession de réserves est souvent un atout maître (un combat peut prendre la forme d'affrontements prolongés, composés d'engagements partiels et successifs), en stratégie, chaque force doit être utilisée (la stratégie est globale, c'est donc en modifiant la répartition des unités que le stratège doit parer aux imprévus, pas en immobilisant des forces « à tout hasard »). En outre, l'inactivité des troupes indéfiniment réservées prive celles-ci de l'expérience du combat.